

# FLORÉAL

REVUE LIBRE D'ART & DE LITTÉ-  
RATURE. — FREIE RUNDSCHAU  
FÜR KUNST UND LITTERATUR

Franz Clement  
Jan Duren — Eugène Forman  
Joseph Hansen — Marcel Noppeney — Paul Palgen  
Mme Poirier — Paul Reiser — René Schmickrath  
J.-J. Van Dooren — Théo Witry

N° 5

21 VIII 1907

LUXEMBOURG

JOSEPH BEFFORT  
IMPRIMEUR

# FLOREAL

---

## SOMMAIRE DU N<sup>o</sup> 5.

## INHALTSANGABE VON N<sup>o</sup> 5.

JOSEPH HANSEN:	Une question d'esthétique. <i>L'émotion tragique</i> , I.....	Page 65
THÉO WITRY:	<i>Die alte Geschichte</i> (Ballade).....	Seite 77
PAUL REISER	<i>L'ombre secrète. — Nocturne.</i>	Page 79
RENÉ SCHMICKRATH	Poèmes: <i>Colloque sentimental</i> .....	Page 80
J.-J. VAN DOOREN	Poèmes du soir.....	Page 82
EUGÈNE FORMAN:	<i>Puckis Erdenfahrt</i> (Roman) Fortsetz.: 7. <i>Das Königsmahl zu Lampeduse.</i>	Seite 84
PAUL PALGEN:	<i>Beauté d'agonie</i> (Nouvelle).....	Page 98
FRANZ CLEMENT:	<i>Unmassgebliche Gedanken</i> .....	Seite 106
JAN DUREN:	<i>Femina</i> .....	Page 108
FRANZ CLEMENT:	<i>Der Wahn des Meisters</i> (Novelle)...	Seite 110
Mme POIRIER:	<i>Féminisme opportuniste.</i> .....	Page 117
FRANZ CLEMENT:	<i>Deutsche Litteratur</i> .....	Seite 126
„	<i>Luxemburgisches</i> .....	Seite 129
MARCEL NOPPENNEY:	<i>Les Revues</i> .....	Page 128

---

Les manuscrits non insérés ne sont rendus que sur demande expresse de l'expéditeur, accompagnée des frais de port.

Unverlangte Manuskripte werden nur zurückerstattet, wenn Rückporto beiliegt.

Nach Vorschrift  
des berühmten  
**Doctor  
Boerhaave**  
bereitet  
ist



**BUFF'S  
BITTER**

der beste  
der Welt!

Alleiniger Fabrikant  
Ludwig Buff Nachfg.  
Echternach  
Überall zu haben.

## LUCIEN CAHEN

GRAND'RUE LUXEMBOURG GRAND'RUE

Grand  
choix de **CIGARES**

DE TOUTE PROVENANCE

BOCK — HENRI CLAY — LOPEZ — EDEN —  
ALBUERNE — HAMBURGS STOLZ — DIPLOMATOS

CIGARETTES ☉ LÆWES PIPES ☉ TABACS FINS

EN VENTE

à la librairie **Bück**, rue du Curé, Luxembourg, tous  
les ouvrages mentionnés dans „Floréal.“

Alle in „Floreal“ erwähnten Bücher sind zu haben  
in der **Hofbuchhandlung Bück**, Pastorstrasse.

## **Les Hôtels recommandés.**

### LUXEMBOURG

- Grand Hôtel Brasseur** — Beyens-Wehrli, propr.  
**Hôtel de l'Ancre d'or** — Angelsberg, Propriétaire.  
**Hôtel Niedner**, Place d'Armes — Niedner, Propr.

### BEAUFORT (Petite Suisse luxembourgeoise)

- Hôtel Bleser** — J. Bleser, Propriétaire.

### DIEKIRCH

- Hôtel des Ardennes** — M<sup>me</sup> Nelles-Heck, Propriét.  
**Hôtel du Midi** — Kohn frères, Propriétaires.

### MONDORF-LES-BAINS

- Grand Hôtel de l'Europe** — M<sup>me</sup> Diderrich, Prop.
- 
- 

## **Restaurants recommandés.**

### LUXEMBOURG

- Au petit Duval** — Boulevard du Viaduc.  
**Restaurant Niedner** — Place d'Armes.
- 
- 

## **Les Cafés recommandés.**

### LUXEMBOURG

- Café Amberg** — Rue de la Porte-Neuve.  
**Café du Commerce** — Place d'Armes.  
**Café Français** — Place d'Armes.  
**Café Jentgen** — Place d'Armes.  
**Grand Café** — Place d'Armes.

### DIEKIRCH

- Café de l'Esplanade** — Esplanade.



Courte B. F.

PRINT PAR GUIDO OPPENHEIM.

FORÊT DE FONTAINEBLEAU - SOIRÉE PRINTANIÈRE



## UNE QUESTION D'ESTHÉTIQUE.

## L'ÉMOTION TRAGIQUE.

## I.

Une des questions qui ont été le plus vivement débattues dans le monde lettré de notre pays lors des représentations de *Lene Frank* au théâtre de Luxembourg, a été celle de l'émotion tragique. La situation où M. Welter place son héroïne, nous fait-elle éprouver le frisson de terreur et de voluptueuse pitié qui est le propre de la tragédie? Les réflexions qui vont suivre ne sont qu'un écho de quelques-unes des discussions soulevées par cette question parmi ceux des admirateurs de M. Welter qui ont su faire abstraction de l'incontestable portée satirique de l'œuvre, pour n'en envisager que la valeur dramatique. La pièce, il est vrai, est d'une actualité trop irritante pour qu'elle puisse servir d'illustration à l'exposé théorique d'un des plus graves problèmes de la métaphysique littéraire; nous l'écartérons donc de la discussion. Si nous avons tenu à placer le nom de son auteur en tête de ces lignes, ce ne devait être qu'une manière d'hommage à l'adresse de celui dont les créations lyriques et dramatiques ont si puissamment contribué à créer dans notre pays la féconde émulation intellectuelle à laquelle nous assistons, et à

tenir en éveil cette curiosité avide qu'apporte le public aux questions d'art et de littérature.

On convient généralement que l'émotion tragique est un mélange de deux sentiments très opposés. Impression d'accablement, d'abord, et d'écrasement. Nous avons épousé, durant cinq actes, la cause du héros au point de nous identifier avec lui. Nous avons partagé la généreuse insouciance, le sentiment d'infaillible sécurité avec laquelle il avait affirmé son moi et regardé en face sa destinée. Notre être s'était redressé avec orgueil à la vue des élans magnanimes qui l'entraînent, des passions effrénées qui semblent l'arracher aux entraves de la condition humaine. Et voilà que le spectacle de sa chute lamentable nous ouvre soudain les yeux sur l'abîme où notre ardeur inconsidérée, où nos rêves d'affranchissement moral allaient nous précipiter. Les fondements mêmes de notre conscience s'en trouvent ébranlés, car ce qui nous avait apparu comme le suprême épanouissement de notre personnalité, n'est plus maintenant que suprême déraison. L'imagination se dégrise, la volonté s'affaisse, l'orgueil s'abat: tout notre être est anéanti. Et pourtant, dans cet effondrement de nous-même, nous ne pouvons nous défendre des frissons d'une volupté secrète, d'une jouissance intime. Il est même évident que notre émotion perdrait tout caractère esthétique, si cette impression de soulagement ne venait faire contrepoids à ce douloureux affaissement. Une pièce de théâtre qui ne nous donnerait

du monde qu'une vision de cauchemar et dont nous sortirions terrifiés, avec, dans la bouche, l'âcre goût d'une poignée de terre, manquerait à la condition essentielle de l'œuvre d'art, celle de la beauté et de l'harmonie. D'où vient donc cette satisfaction intérieure qui se mêle à nos pleurs ou à notre accablement? Voilà bien longtemps que les théoriciens de la littérature dramatique ont agité cette question, et on ne semble pas près d'en trouver la solution. Ce n'est pourtant qu'en méditant sur ce problème que nous arriverons à entrevoir l'essence du tragique.

Il y a des pédants qui nous en voudraient, si, pour nous aider à élucider ce point délicat de l'esthétique théâtrale, nous ne commençons par évoquer l'ombre vénérable d'Aristote. Sans doute, Aristote fait autorité en matière de tragédie; c'est lui qui en a fixé la notion. Mais nous avons bien peur que nombre de poètes qui ont mis leur génie à la gêne pour l'ajuster à la mesure des règles édictées par le maître, ne se soient débattus infructueusement, non pas sous le poids d'Aristote, mais sous le poids des contresens auxquels son texte a donné lieu, et qu'ils n'aient sacrifié une bonne partie de leur puissance aux préceptes saugrenus que de médiocres commentateurs lui ont gratuitement prêtés. Lessing lui-même ne s'est-il pas mépris grossièrement sur le sens du fameux mot de „catharsis“, par lequel on voudrait trancher la difficulté que nous avons soulevée. Qu'entendait Aristote par cette „purgation des passions“,

comme traduit Corneille? Selon les uns, la catharsis ne serait autre chose que l'accalmie après la tempête, le sentiment de sécurité qu'éprouve le spectateur après les violentes commotions, les convulsions frénétiques et les affres de l'épouvante auxquelles il avait été en proie; la certitude, en somme, que l'âme est „purgée“ de ses angoisses et de ses agitations. Selon les autres, au contraire, il faudrait entendre par là la féconde exaltation où nous jettent ces événements extraordinaires, exaltation qui se traduit physiquement par l'éclat de nos yeux, l'élasticité de nos muscles, par une animation de tout notre être et un accroissement de notre force vitale. Notre âme garde comme un reflet de toutes ces grandes conceptions et de ces héroïques envolées, et nous nous en sentons transfigurés. Arrachés à la mesquine platitude de la vie de tous les jours, nous vivons, pour quelques heures du moins, d'une vie plus large, plus noble et plus libre. Est-ce bien là une explication suffisante? Et en quoi la catharsis serait-elle alors un effet particulier à la tragédie? Les autres genres de production littéraire et artistique ne sont-ils pas capables, au même degré que la tragédie, d'électriser et d'élever les âmes, d'appeler à la vie les riches virtualités qui sont en elles, de leur faire prendre conscience des belles parties de la nature humaine? La musique, en particulier, n'atteint-elle pas bien plus directement ce but par la prise qu'elle a sur nos nerfs, sur cette partie de notre sensibilité qui est le plus

engagée dans la matière? Comment parler d'ailleurs d'exaltation morale quand il s'agit de cette espèce particulière d'émotion tragique qui se dégage de certaines pièces modernes comme les *Revenants* d'Ibsen, le *Fuhrmann Henschel* de Gerhart Hauptmann et les *Corbeaux* de Henri Becque?

Au lieu de chercher alors à expliquer cette volupté spéciale à l'émotion tragique par un agrandissement subit, par une transfiguration passagère de notre personnalité, ne faudrait-il pas la ramener, au contraire, à une éclipse momentanée de notre être moral, à un réveil soudain de l'anthropopithèque féroce ou du cannibale ancestral qui s'agite au fond de nous? Cette satisfaction intime qui accompagne notre émotion, n'est-elle pas peut-être — Richard Dehmel déjà a émis cette opinion — la joie féroce qu'éprouve le sauvage à la vue d'une victime empalée, ou le tressaillement de volupté tant recherché par les amateurs de courses de taureaux, l'instinct malsain qui nous fait lire avec curiosité les faits-divers des journaux et assister aux rixes sanglantes de la rue? L'appétit de sang que nous avons hérité de nos ancêtres et qui avait été développé chez eux par la guerre, autrefois nécessité et souvent état habituel des tribus et des peuplades, se rallumerait donc d'une flambée sinistre dans nos veines surchauffées par l'atmosphère électrique de la tragédie. C'est dire que le fond de l'émotion dramatique ne serait plus alors, comme le veut Saint-Marc Girardin, la „sympathie de

l'homme pour l'homme", mais la férocité de l'homme à l'égard de son semblable. Pour la comédie, il n'y a pas de doute: le plaisir qu'on y éprouve est manifestement fondé sur la malignité; c'est un plaisir à base de barbarie et de férocité. Pourquoi n'en serait-il pas de même de l'autre moitié du théâtre, de la tragédie? Emile Faguet développe très spirituellement cette idée dans l'avant-propos de *Drame ancien, drame moderne*. Erreur! objectera-t-on, nous pleurons à la tragédie, ce qui témoigne à coup sûr d'un cœur sensible et philanthrope. Oui, mais ces larmes ne vous excusent pas d'avoir été rechercher curieusement et à prix d'argent le spectacle de la souffrance et de vous être fait un plaisir du malheur d'autrui. „Il n'y a pas à sortir de ceci: rencontrer le malheur sans l'avoir cherché et en être ému, c'est être sensible; chercher le spectacle du malheur, quand bien même c'est pour en pleurer, est une recherche dépravée, est un dilettantisme à base de barbarie.“

Cette explication ne nous satisfait pas plus que la première. Si la satisfaction qui vient adoucir la terreur tragique, s'expliquait par un mouvement inconscient de férocité, rien ne nous empêcherait d'affirmer que le plaisir du spectateur se mesure à l'horreur des scènes qu'on lui donne à savourer. Mais une pareille corrélation n'existe pas, tant s'en faut. On sait que Crébillon s'était fait de „l'horreur tragique“ une spécialité. Accumuler sur la scène les pires abominations, enfile les

situations les plus horrifiantes, tenir la terreur à sa merci : tel était son idéal. Mais ose-t-il jamais aller jusqu'au bout de son principe ? Il s'en garde bien. Le public ne soutiendrait pas la vue des atrocités qu'il médite. Aussi n'y a-t-il rien de plus curieux que la façon dont il concilie ses goûts intimes et les nécessités théâtrales. Il n'y a pas d'atrocités qu'on ne puisse nous faire accepter quand on les escamote par le moyen de l'incognito, tel que le pratique Crébillon. Il multiplie au théâtre les suicides, les parricides et les incestes : mais qu'en reste-t-il, à la réflexion, si les personnages ignorent complètement qui ils sont et à qui ils ont affaire ? Nous avons de la peine, pour prendre un autre exemple, à concevoir le plaisir que prenaient les anciens Grecs aux sombres drames de la fatalité. Comment l'imagination peut-elle se complaire à cet épouvantable enchaînement de crimes et de malheurs qu'un arrêt fatal fait peser sur les victimes de la destinée ? Il y a quelque chose d'intolérable et de monstrueux à nous dire que la seule cause des calamités qui s'abattent sur Oedipe et sur sa famille, c'est sa naissance, que son seul crime est d'avoir vu la lumière du jour. Mais ce qui nous révolte bien davantage encore, c'est qu'il serait également vain de protester ou de regimber contre la puissance sourde et inexorable qui déroule et distribue les destinées, c'est que la lutte doit fatalement se terminer par la chute du héros, que les plus sanglantes expiations et les plus sincères efforts

pour apaiser le courroux des dieux et pour échapper aux abominations sacrilèges, ne servent qu'à précipiter l'accomplissement de l'éternel arrêt.

La répulsion que m'inspire l'immolation de ces infortunés que l'implacable destin a marqués comme les moutons pour la boucherie, et qui ne sont que le fragile jouet d'un caprice barbare, m'avertit qu'il doit y avoir une cause d'ordre plus intellectuel au soulagement inconscient que la catastrophe finale me procure. Cette cause, c'est l'intime conviction que cette catastrophe n'était pas l'œuvre du hasard brutal et aveugle ou d'une calamité purement physique, mais qu'elle avait été amenée par une nécessité morale. Sans doute, il y a déjà quelque chose de consolant à se dire que pour un homme qui souffre un si affreux supplice, la mort ne doit plus être qu'un bienfait, une délivrance. Mais pour que j'en ressente une véritable satisfaction, il faut que je saisisse la logique secrète de cette pitoyable destinée et que je l'approuve; il faut que le héros lui-même, si persuadé qu'il soit de son innocence et de la pureté de ses intentions, souscrive à la sentence qui exige son immolation.

Rien n'est plus instructif, à cet égard, que d'étudier le travail de transformation que les dramaturges font subir aux événements de l'histoire, afin de leur donner la tournure tragique dont ils ont besoin. Il arrive sans doute que le récit historique le plus scrupuleusement exact donne l'impression du tragique; mais rarement

cette source de pathétique ne s'y découvre en sa pure essence. Il faut une part d'arrangement et même de fiction pour dégager d'un événement ou de la destinée d'un homme l'élément tragique qui s'y trouvait en puissance ou à l'état d'ébauche. Il serait facile de démêler les expédients employés par les grands poètes dramatiques dans l'histoire de César, de Cléopâtre, de Marie Stuart, de Wallenstein, de Cromwell, de Chatterton, de l'Aiglon, pour changer les proportions des choses sans en altérer l'essence. Tous leurs efforts tendent à nous présenter la chute lamentable de leur héros non pas comme le dénouement inévitable d'un complot, d'une émeute, d'un accès de folie, mais comme l'accomplissement d'une fatalité tout intérieure; si bien que les fantômes inconsolés dont la longue procession se détache lugubrement sur l'horizon de l'histoire, ne nous apparaissent plus que comme des victimes d'eux-mêmes, des victimes de leur aveugle exaltation et de leur démesure.

Laissons là les exemples classiques et choisissons un exemple tiré de notre histoire nationale. Disons-nous du dénouement du Kloeppekkrieg qu'il est tragique? Certes non! Nous ne trouvons rien que de très naturel à l'écrasement d'une horde d'émeutiers qu'un vent de folie a déchaînés contre l'impossible et aux représailles qui s'ensuivirent. L'échauffourée des rebelles de l'Oesling — dont il est difficile de dire si elle fut étouffée dans le sang ou si elle sombra dans le ridicule, et qui

à aucun moment n'a été signalée par un de ces sublimes frémissements de l'âme populaire qui font de l'insurrection de la Vendée une grandiose et inoubliable épopée — n'est pas plus tragique que le spectacle d'une bande d'insensés s'exténuant à miner un gigantesque rocher pour le plaisir de s'en faire écraser. Et pourtant c'est au Kloepelkrieg que se sont arrêtés Batty Weber et Nic. Welter, quand ils se sont mis en quête de quelque événement historique qui eût suffisamment bouleversé l'âme luxembourgeoise pour la jeter dans cet état d'exaltation d'où naissent les tragédies. Comment s'y sont-ils pris pour donner une couleur tragique aux péripéties d'une insurrection dont les mobiles, autant que les exploits, nous paraissent marqués au coin d'une lamentable mesquinerie? Les deux drames sont conçus de telle sorte que l'âme des événements s'identifie dans les deux cas avec les sentiments et les passions du personnage qui domine l'action, du *Schëfermisch* et de *Charles Girres*. Batty Weber nous montre le chef des bandits averti, au plus fort de la mêlée, de la folie criminelle d'une rébellion qu'il croyait inspirée d'en haut. Le jour, en effet, où il s'apercevra que le souvenir d'un amour trahi, souvenir qu'il croyait avoir enseveli à jamais dans les replis de son cœur, avait été le plus puissant ferment de sa haine contre les Français, la source secrète où son ardeur patriotique avait puisé ce qu'elle avait de plus envenimé, ce jour-là le conflit tragique éclate dans sa conscience. C'est pendant la suprême

fusillade, soutenue par les insurgés dans le parc de Clervaux, qu'une méchante insinuation d'un camarade lui révèle soudain la vérité. Désormais il ne voit plus dans toute son œuvre que la monstrueuse satisfaction d'une vengeance personnelle. Voilà donc pourquoi il a traîné ses camarades à la boucherie. Ce sont ses victimes à lui, tous ces morts qui le fixent de leurs yeux immobiles et dont les lèvres, desserrées par une suprême convulsion, semblent maudire l'assassin. Poursuivi dès lors d'une incurable mélancolie et déchiré de remords, il va volontairement au-devant de la mort, non pas de la mort glorieuse du soldat — car il ne mentira plus à lui-même — mais de la mort de l'assassin sur l'échafaud, et cela à un moment, où, saisissant le véritable enchaînement des choses, il doit saluer en ses prétendus bourreaux les vrais libérateurs de la patrie. Nous voilà soulevés d'un frisson tragique. La destinée de Charles Girres, le héros de M. Welter, n'est pas moins émouvante. Le même élan généreux qui l'avait jeté dans le mouvement révolutionnaire, le pousse fatalement aussi à s'insurger contre les envahisseurs, à se faire jacobin à rebours et à déchaîner contre les libérateurs tant prônés d'autrefois une furieuse contre-révolution. Si, conscient de son individualité qu'il sent le produit d'un long croisement d'hérédités et d'influences, il répugne à la contrainte et réclame l'entière disposition de son être, le libre épanouissement de la semence atavique qui s'agite en lui confusément,

c'est qu'il invoque les principes mêmes de la Révolution qui prétend régénérer, restaurer la créature déformée par un régime immémorial d'oppression tyrannique. L'émotion tragique s'achève quand Charles Girres, irrésistiblement entraîné à la révolte et croyant céder à la seule force de ses idées, croyant se battre uniquement pour affirmer un principe, reconnaît soudain que ses convictions ont trouvé un puissant auxiliaire dans l'obscur et aveugle poussée de son sang ardennais, dans l'humeur revêche et intraitable du paysan de l'Oesling, incapable de démordre de l'idée dont il s'est entiché, regimbant contre tous les conseils, terrible tireur de conséquences quand il se mêle de raisonner, têtu en tout et rectiligne dans ses conclusions comme le sillon que trace sa charrue. Et voilà pourquoi l'auteur n'hésite pas, dans la scène finale, à faire du rêveur enthousiaste un vulgaire bandit. C'est donc encore une nécessité morale qui entraîne sa chute.

JOSEPH HANSEN.

(A suivre.)

# DIE ALTE GESCHICHTE.

## BALLADE.

Am Sonnentag im Maienmond,  
 An allen Zweigen blühte es;  
 Am Sonnentag im Maienmond,  
 In jungen Herzen glühte es:  
 Da küßt' im grünen Fichtenhag  
 Den blonden Pagen Berulett,  
 Am maienlichten Sonnentag  
 Sunhilde, Frau von Larochette.

Im Julimond, im Julimond,  
 In goldnen Ähren reife es;  
 Im Julimond, im Julimond,  
 Im Fichtenhage streifte es;  
 Da sah sein Weib in Seligkeit  
 Im Arm des Pagen Berulett  
 Ein finstrer Mann im dunklen Kleid,  
 Sebalduß, Herr von Larochette.

Er störte nicht das junge Blut,  
 In seinen Adern lohte es;  
 Er kannte es das junge Blut,  
 In seinen Augen drohte es.  
 Er war so grau und hart wie Stahl,  
 Doch blank war stets sein Wappenschild;  
 Sie aber glich dem Sonnenstrahl  
 Die heitre Herrin Jung-Sunhild.

November war's, ein düst'rer Tag,  
Von allen Seiten brauste es;  
November war's, ein dunkler Tag,  
In einem Herzen grauste es.  
Da sprach der harte Herr Sebald:  
„Sunhilde, rüste dich zum Ritt!  
Wir reiten heute durch den Wald,  
Heut' reit ich wie ein Junger mit.“

Im Fichtenwald, im Nebelgrau'n  
Mit weißen Zweigen wankte es;  
Im Fichtenwald, im Nebelgrau'n  
An weißem Aste schwankte es.  
Herr Sebald sprach kein einzig Wort,  
Am Baume hing Jung-Berulett —  
Und bleich und schweigend ritt mit fort  
Sunhilde, Frau von Larochette.

## L'OMBRE SECRÈTE.

Il pleut dans mon âme . . .

PAUL VERLAINE.

Il pleure dans mon âme et les larmes qui tombent  
Sont vaines dans le soir ombreux et sans beauté,  
Tristes et pâles fleurs qu'on voit autour des tombes,  
Et qui lourdes de deuil se penchent de côté.

Elles sont vaines car jamais elles n'effacent  
Sur ta lèvre et ton front, la trace des baisers  
Que d'autres t'ont donnés, et je voile ma face  
Pour ne pas voir l'écueil où je vais me briser.

Comme un enfant j'ai peur des heures solitaires  
Où le doute anxieux me trahit tes secrets  
Et dévoile à mes yeux candides les mystères  
Qui font naître de longs et douloureux regrets.

Alors je n'ai plus foi dans tes yeux qui me tentent  
Et je songe en silence à ceux qu'aimait jadis  
Ton cœur léger, et la vision m'épouvante,  
Qui ferme à mes pas las les anciens paradis.

Il pleure dans mon âme et les larmes qui tombent,  
Sont vaines dans le soir ombreux et sans beauté,  
Tristes et pâles fleurs qu'on voit autour des tombes  
Et qui lourdes de deuil se penchent de côté . . . .

## NOCTURNE.

Marchons, contents du sort, narguant notre misère  
A travers le grand parc qui dort dans le mystère  
Rêveur et vapoureux des blanches nuits d'avril.

Il est doux de rêver l'amour de sa jeunesse  
 En se disant le mot lent comme une caresse,  
 Banal tant il est vieux et pourtant puéril.

La main qui tient la main tremble de vague extase  
 Et les yeux s'embrassant te disent à voix basse :  
 Ignorons que la terre est un séjour d'exil.

PAUL REISER.

## COLLOQUE SENTIMENTAL. DE NUIT.

L'air est bleu, la nuit chante et des gammes de joie  
 Me hèlent vers des jours de velours et de soie !

— Moi, je vais sur la route éternelle des soirs,  
 Ployé sous le carcan des mauvais désespoirs.

Un tel souffle d'Eden court la nuit d'harmonie  
 Que mon âme d'azur se croirait infinie . . .

— Mon spleen geint éternel, engouffré dans la nuit,  
 Car nul rêve ne luit en mon âme d'ennui.

Ce soir a des senteurs de puissance et de fièvres,  
 Ouïs-tu les baisers claquant riches aux lèvres ?

— Ce soir d'âmes qui chante à tes lèvres d'émoi.  
 A tous autres pareils, vain et vide est pour moi.

Par les frais sentiers bleus qu'a sertis la nuit brune,  
 J'irai rire mon heur sous les tièdours de lune.

— Dans la vieille forêt où trépassent les ans,  
J'irai dire ma peine aux fantômes passants.

En un val alanguï de lotus et de roses,  
Vois-tu poindre, si clairs, châteaux bleus, villas roses ?

— Les gibets des pendus sis aux bords des chemins  
Meublent d'ombre et d'horreur les pensers des humains.

Les hautbois et les cors font ouïr des solos  
Si troublants que mes yeux de langueur en sont clos !

— Dans les bois de silence où mes pas sont errants,  
Je m'évoque les voix par essaims des mourants.

J'irai comme une enfant dansant ballets et rondes  
Par mes heures sans fin toujours mauves et blondes !

— Dans le baigne sans fin de mes jours sanglotants,  
J'eus mes vœux enchaînés depuis l'aube des temps !

Mon âme est une eau douce où le ciel de mes songes  
Se reflète en écrin de suaves mensonges . . .

— Mon âme est un Charybde où, jadis pavoisés,  
Les anciens bricks en or ont chu morts et brisés.

## POÈMES DU SOIR.

## II.

Ce soir a la douceur des corolles décloes.  
 En l'orbe élyséen des mystiques pâleurs,  
 La lune fait tomber la clarté de ses pleurs  
 Sur le sol ténébreux aux reflets d'argyroses.

Il s'effeuille, croit-on, des pétales de roses,  
 Car l'air a le parfum des bibliques couleurs,  
 Et l'on sent s'exhaler l'âme tendre des fleurs  
 En le silence mollet et tremblant des névroses . . .

Ce soir a la beauté d'un beau rêve qui meurt,  
 Et dans les vieux jardins où bleuissent les songes,  
 Parmi la fièvre chaude et l'ivresse de l'heure,

L'ombre mauve du ciel que la lune prolonge  
 Se mêle aux vapeurs d'or de la terre qui fuit . . .  
 Et c'est la paix bouddhique en le temple des Nuits . . .

## II.

Ce soir a la pâleur d'une vierge de cire.  
 Sous la froide clarté de la lune aux yeux morts,  
 Parmi l'effeuillement de la brise qui dort,  
 L'air est tiède et si doux qu'on voudrait se mourir.

Produits mystérieux d'une étrange alchimie,  
 Il traîne au ras du sol, dans le blême décor,  
 Des parfums émouvants que la main du Soir tord,  
 Et qui fleurent si bon ce pendant qu'ils s'émient. . . .

Le silence a l'ampleur des silences d'église  
 Où, cloués sur des croix, de vieux Christs agonisent . . .  
 On entend vaciller l'ombre toute des Nuits

Qui frémit à cette heure où se tissent les rêves,  
 Et dans les mols accès des vespérales fièvres,  
 On voit glisser — tout blancs — des fantômes qui fuient . . .

## III.

J'écris; l'air bleu du soir vient frôler ma fenêtre.  
Le jour dolent s'achève et meurt comme un accord  
Expire . . . Le jardin paraît plus mauve encor  
A cette heure indécise où se font les ténèbres . . .

O mon âme, entends-tu ce vieux lied qui chantonne?  
Ecoute les mots doux, comme au printemps les fleurs,  
Qui tombent goutte à goutte et sans bruit sur mon cœur...  
Oùis le clair écho de ce lied monotone . . .

Les instants, semblent-ils vont suspendre leur vol  
Tant la chair, ce soir, baigne en un lac balsamique.  
Silence . . . Au fond des cœurs le sang chante plus fort.

Flacon d'où s'évapore un philtre léthargique,  
Chapelet que les doigts d'amoureuses égrènent,  
Le mystère nocturne à mes rêves se mêle . . .

J. J. VAN DOOREN.

## PUCKI'S ERDENFAHRT.

EIN SATIRISCHER ROMAN.

(Fortsetzung.)

### 7. — DAS KÖNIGSMAHL ZU LAMPEDUSE.

Die Antwort Lucifers ließ nicht lange auf sich warten. Bereits am folgenden Tage erhielt Pucki von dem Erzeuger seiner Tage folgendes Schreiben:

Hölle (3. Pfuhl), 3. Floréal 1907.

Lieber Sohn!

Ich bin im Besitze deines gestrigen Briefes, der heute Morgen mit einiger Verspätung anlangte. Es freut mich, daß du wohlbehalten auf Erden gelandet bist, namentlich aber, daß du zu Lampeduse, wo ich viele Freunde zähle, dein Quartier aufgeschlagen hast. Dennoch hat dein Schreiben mein väterliches Herz mit Unruhe erfüllt: du teilst mir mit, du wollest in Lampeduse eine Rolle spielen. Bedenke doch die Gefahren, die die Ausführung deines Entschlusses in sich birgt! Verscherze den Frieden deiner Jugend nicht wegen irgend eines lächerlichen Wahnes! Genieße das Leben nach deinen Kräften, aber strebe nur nicht nach Macht und Rum, denn du läufst dabei Gefahr, gekreuzigt oder gesteinigt zu werden. Solange du stark da stehen wirst, werden die Menschen dir zujubeln und dich fürchten,

beim geringsten Fehltritt aber werden sie dir den Fuß auf den Nacken stellen. Lese die Epikuräer! Junge Weiber und alter Wein werden dir das Leben versüßen.

Übrigens kann ich dir nur empfehlen, des Zweckes deiner Sendung eingedenk zu bleiben. Arbeite! denn unsre Sachen stehen möglichst schlecht. Hast du von dem Abfall Adolphe Rettés gehört? In seinem letzten Buche „Du Diable à Dieu“, kündigt er mir die Treue und weicht sich dem Gekreuzigten. Im Himmel herrschte eine solche Freude ob des Wiederfindens dieses verlorenen Schafes, daß wir die Freudenschüsse deutlich vernahmen. Deine Tante ist noch heute dadurch krank.

Rettés Abfall hat mich anfänglich gegrämt. Rabelais aber, der das Buch gelesen, meint, der Verlust, den ich erlitten, sei ziemlich unbedeutend, was mich einigermaßen tröstet.

Verschaff mir dennoch Ersatz für Adolphe Retté, z. B. François Coppée oder sonst eine Rosière.

Ich kann dir leider nicht sagen, was ebenbürtig heißt, da ich bisher glaubte, alle Menschen stammten von jener Eva ab, der ich im Paradies die Zeit verkürzen half. Du wirst mich hoffentlich bei deiner Rückkehr hierüber belehren können.

Lebe wohl, mein lieber, teurer Sohn! Deine Familie sendet dir tausend Grüße. Ich habe deine Küsse bestellt, nur deine Großmutter hab' ich dabei übergangen, da sie seit einiger Zeit an Migräne leidet, und es ratsam

ist, sich ihr nicht zu nähern. Ich habe dafür Herodias geküßt, in die sich, wie du weißt, Heinrich Heine unsterblich verliebt hat.

Um den Autor des „Wintermärchen“ zu peinigen, hab' ich ihn in der Nähe der Herodias untergebracht; ich lasse letztere täglich zu verschiedenen Malen von einigen modernen englischen Schriftstellern abküssen, was diesen natürlich ein Greuel ist. So fang ich zwei Mücken auf einen Schlag.

Gehab' dich wohl, mein teurer Pucki!

Es küsst dich innigst dein dich liebender Vater,  
Lucifer.“

Nachdem Pucki tief gerührt den Brief seines Vaters gelesen, ward er nachdenklich und beschloß, als braver Sohn den darin enthaltenen Ratschlägen Folge zu leisten. Es verdroß ihn zwar, darauf verzichten zu müssen, in Lampeduse seine Persönlichkeit zur Geltung zu bringen, denn er besaß in unbeschränktem Maße die hierzu nötige Vorbedingung — das Geld.

Eine Begebenheit, die einzig in der Weltgeschichte da steht, wie nur ein Voltaire in seinem „Candide“ sie prophezeihen, und wie sie in Wirklichkeit sich nur in Lampeduse zutragen konnte, sollte Pucki belehren und ihm die Eitelkeit der irdischen Größen zeigen.

„Lampeduse bildet infolge seiner geographischen Lage einen Knotenpunkt des internationalen Verkehrs.“ Namentlich in der guten Jahreszeit besuchen Tausende, das Großherzogtum Lampeduse durchreisende Fremde,

die malerische Hauptstadt und gestalten diese zu einem kleinen Babylon. So geschah es denn auch, daß am zweiten Tage des Aufenthaltes Puckis in Lampeduse, sieben Fremde, nach Tracht und Sitten gänzlich verschieden, am Speisetisch des Hôtel Weyens-Behrli sich niederließen.

Da sie sämtlich feine Manieren zur Schau trugen und ein jeder sogar einen befrackten Diener zu seinem Privatgebrauch hinter sich stehen hatte, machte Marc O'Parnell den Vorschlag, die Herren möchten (wenn es niemanden belästige, und damit man in korrekter Weise ein kleines Tischgespräch zustande brächte) sich einer nach dem andern der werten Tischgesellschaft vorstellen.

Die Anwesenden stimmten dem Vorschlag zu, und der Fremde, der am obern Ende des Tisches zur Rechten Puckis Platz genommen hatte, erhob sich und begann:

„Ich bin Victor Napoleon, der Prätendent der Kaiserkrone Frankreichs. Hätte damals mein Vater Hieronymus bei Sebastopol nicht so viele Melonen verspeist, so wäre ich heute Kaiser der Franzosen. Ich bin dennoch mit meinem Lose ganz zufrieden“ —

„Et Madame?“ unterbrach ihn Marc O'Parnell.

„Ich danke“, erwiderte lächelnd Victor Napoleon, „ich danke, es geht ihr ausgezeichnet.“

Dann fügte er hinzu, das Leben sei dennoch eine schöne Sache, er komme nach Lampeduse zur Schobermesse. Dann setzte er sich nieder.

Die andern aber winkten beifällig mit dem Kopfe und dachten. „Dem Manne ist geholfen.“

Da erhob sich der Fremde zu seiner Rechten und sprach:

„Ich bin Philippe, der Prätendent der Königskrone Frankreichs. Hätte damals mein Vetter Chambord das Lilienbanner der Tricolore geopfert, so wäre ich heute König der Franzosen. Ich bin dennoch mit meinem Lose ganz zufrieden“ —

„Et Madame?“ warf Marc O'Parnell ein.

„Ich danke“, erwiderte lächelnd Philippe, „ich danke der gütigen Nachfrage, es geht ihr ausgezeichnet.“ Dann fügte er hinzu, das Leben sei dennoch eine schöne Sache, er sei nach Lampeduse zur Schobermesse gekommen. Dann ließ er sich auf seinen Stuhl nieder.

Die andern aber winkten beifällig mit dem Kopfe und dachten: „Dem Manne ist geholfen.“

Da stand der dritte Fremde auf und sprach:

„Ich bin Wladimir, der Onkel des Zaren. Wäre jenseits der Weichsel eine Bombe mehr geplatzt und hätte sie zufällig den kleinen Nikolaus mitweggefegt, so wäre ich heute Kaiser aller Reußen. Ich bin dennoch mit meinem Schicksal ziemlich zufrieden“ —

„Et Madame?“ unterbrach ihn Marc O'Parnell.

„Ich danke“, erwiderte lächelnd Wladimir, „ich danke der gütigen Nachfrage, es geht ihr ausgezeichnet. Sie sitzt beim Samovar und ißt türkischen Konfekt.“

Dann fügte er hinzu, das Leben sei an und für sich eine schöne Sache, er verweile in Lampeduse von wegen der Schobermesse.

Die andern aber nickten mit dem Kopf und dachten: „Dem Manne ist geholfen.“

Der Kaiser aller Reußen aber nahm seinen Stuhl wieder ein, beugte sich zum König aller Franzosen, erhob sein Glas und sprach: „Ich trinke auf das spezielle Wohl Ihrer Majestät.“

Der galante Philippe erwiderte den Höflichkeitsbeweis dadurch, daß er seinerseits mit dem Glas des Russen anstieß und meinte: „Wladimir, so ich dir.“

Hierauf erhob sich der vierte Fremde und sprach: „Ich bin der Millionenkönig Gould. Ich bin zwar nicht so reich wie Rockefeller, aber ich bin dennoch mit meinem Lose ganz zufrieden“ —

„Et Madame?“ warf Marc O'Parnell ein.

„Ich danke“, erwiderte der Millionenkönig lächelnd, „ich danke der gütigen Nachfrage, es geht ihr ausgezeichnet: sie sammelt Cigarrenspitzen zur Bekehrung der kleinen Negerkinder.“

Dann fügte er hinzu, er finde das Leben eine schöne Sache, er komme nach Lampeduse zur Schobermesse. Dann setzte er sich nieder.

Die andern aber winkten beifällig mit dem Kopf und dachten: „Dem Manne ist geholfen.“

Da stand der fünfte Fremde auf und begann:

„Ich bin Jakob I., der Kaiser der Sahara. Wenn es

heute noch in der Wüste gebratene Lerchen gäbe und ich gleich Moses meinem Volke mit dem Stabe Wasser zaubern könnte, so sähen Sie mich nicht hier. Ich bin trotzdem mit meinem Schicksal ausgesöhnt“ --

„Et Madame?“ unterbrach ihn Marc O’Parnell.

„Ich danke“, erwiderte Jacques lächelnd, „ich danke, es geht ihr ausgezeichnet. Sie knuspert gebackene Heuschrecken und schlürft ihren Sorbet dazu, währenddem ihr kleiner Leibeunuch Chakabulli-Bey sie im Bauchtanz unterrichtet.“ Dann fügte er hinzu, das Leben sei so übel nicht, er komme nach Lampeduse zur Schobermesse.

Die andern nickten mit dem Kopfe und dachten: „Dem Manne ist geholfen.“

Nach Jakob I. erhob sich der sechste Fremde, ergriff das Wort und begann:

„Ich bin der Lumpenkönig Mailand von Illyrien.“ —

Und als die andern gar zu ungläubig dreinschauten und Adolar schüchtern bemerkte: „Ihre Majestät beliebt wohl zu spassen?“ — da lächelte der Lumpenkönig und sprach: „Sie glaubten wohl, ich sei tot und längst begraben, wie konnten Sie mir, dem ewig Jungen, so was zumuten? Ein kleiner Bluff, verstehen Sie, meine Herren, ein kleiner Truc, um meinen Gläubigern zu entrinnen, — dabei eine kleine Lebensversicherung, die ich seitdem erhoben — die Sache lag doch auf der Hand.“ —

Als die Tischgenossen Mailands noch immer ganz

verdutzt dreinsahen und an seiner Echtheit zu zweifeln schienen, glaubte der Lumpenkönig, er müsse ihnen einen Beweis seiner Authentizität geben. Er wandte sich deshalb zum Kaiser der Sahara und sagte:

„Können Ew. Majestät mir vielleicht einen Thaler pumpen, ich seh, ich hab mein Portemonnaie vergessen?“

Der Kaiser der Sahara aber befühlte seine Westentasche, kehrte sich zu Marc O'Parnell und bat:

„Pardon Monsieur, aber könnten Sie mir vielleicht einen Thaler leihen?“

„Comment donc? Sire“ — entgegnete zuvorkommend Marc O'Parnell und winkte dem Maître d'Hôtel — „Donnez donc cent sous à Sa Majesté! Vous les mettez sur mon compte — ab!“

Der Maître d'Hôtel verbeugte sich stumm und überreichte dem Kaiser der Sahara ein Fünffrankenstück mit den Insignien der Republik. Dann trat er in respektvolle Entfernung zurück.

Die afrikanische Majestät nahm das Geldstück in Empfang und übergab es Mailand.

Der Exkönig von Illyrien aber nahm die Silbermünze zwischen den Daumen und den Mittelfinger der rechten Hand, und eskamotierte sie sodann mit einer Gewandtheit, die an seiner Identität nicht mehr den geringsten Zweifel übrig ließ.

Dann fügte König Mailand hinzu, das Leben sei dennoch eine schöne Sache, er komme nach Lampedusa zur Schobermesse.

Die andern aber nickten zustimmend mit dem Kopfe und dachten: „Dem Manne ist geholfen.“

Nach Mailand erhob sich der siebente Fremde und sprach:

„Ich bin Longworth, der Mann meiner Frau. Wenn ich mein Schwiegervater wäre“ —

„Und wenn deine Tante Räder hätte“, rief Pucki zum Entsetzen der Anwesenden aus, (als richtiger Neuling und Greenhorn im Reich der Convenancen glaubte er etwas Geistreiches gesagt zu haben).

„So wäre sie deshalb noch lange kein Automobil“, rief der Oberkellner ermutigt dazwischen, welche frivole Einmischung in das Königsparlament Marc O’Parnell ihm durch einen strengen, rügenden Blick verwies.

Longworth war ein zu feiner Gentleman, um (wie er sich ausdrückte) die Beleidigung eines griechischen Grafen aufzuheben. Dann fügte er hinzu, er sei mit seinem Lose zufrieden, es lebe sich gar schön auf dieser Welt, er sei nach Lampeduse zur Schobermesse gekommen.

Nachdem er sich gegessen, nickten die andern mit dem Kopf und dachten: „Dem Manne ist geholfen.“

Die Reihe war an Adolar gekommen. Der hohe Herr legte seine Serviette bei Seite, erhob sich, räusperte sich und sprach:

„Ich bin der Kirchenfürst Adolar Bonaventura, Titularbischof von Astis Pumante i. p. i. An mich erging

die Sendung, Menschen zu fangen, aber wie die meisten anglikanischen Bischöfe, die ihre göttliche Mission vergessen, um Politik zu treiben, so war auch ich (ich mache hier mein „mea culpa“) nicht immer meiner hehren Sendung eingedenk. Ich studiere zwar keine Politik, aber ich verspüre eine Leidenschaft für das Studium der Gastrologie.“

Et Madame?“ frug Marc O'Parnell.

„Sie meinen wohl meine Schwester“, erwiderte Adolar und seine Stimme ward weich, „sie heißt Ursula“, schluchzte er, „die bösen Männer, die an der Spitze der französischen Regierung Religion und Glauben unterdrücken, haben sie in den Kerker geworfen, weil sie als Vorsteherin eines französischen Pensionnates hydrotherapeutische Experimente mit ihren Zöglingen vornahm.“ Dann fügte er hinzu, man müsse das Leben nehmen, wie es sich eben biete, auch er komme nach Lampeduse auf die Schobermesse, um seinen Kummer zu vergessen.

Da winkten die andern mit dem Kopfe und dachten: „Dem Manne wird geholfen werden.“

Hierauf stand Marc O'Parnell auf und sprach:

„Ich bin der Dichterstark Marc O'Parnell. Ich stamme aus einer alten irländischen Patrizierfamilie“

„Aus Trier!“ warf Dr. Grinogorius ein.

Hier geschah etwas Unerwartetes. Die Blicke Marc O'Parnells senkten sich gleich spitzen Degenstößen in die Augen des Dr. Grinogorius. Dann griff der Dichter

des „Baron Juillet“ mit einem schmerzentstellten Gesichtsausdruck an seine linke Brustseite als sei drinnen etwas zerbrochen. „Auch du, Grinogorius!“ sprach er in hoffnungslosem Tone, verneigte sich stumm und ging hinaus, um zu weinen. Hierauf ging er zum Bildhauer und bestellte sein Grabmal, eine Büste aus brasilianischem Marmor, der Carrara sei zu banal, jeder florentinische Gewürzkrämer besitze ein Denkmal aus Marmor von Carrara. Dann ging er nach Hause, untersuchte den Lauf seines Baby-Browning, und als er fand, daß er gut schieße, legte er ihn wieder bei Seite und dichtete eine Hymne an den Tod, die er sich dreimal vorlas, und beim dritten Male fand er, er müsse sich der Kunst erhalten, er dürfe die Welt nicht büßen lassen, was Grinogorius an ihm verbrochen. So blieb Marc O'Parnell, der nie ein Irländer gewesen ist, der Litteratur erhalten.

Als letzter erhob sich nunmehr Pucki, um sich den anwesenden Fürsten vorzustellen. Als er jedoch beginnen wollte, flüsterte der Diener Mailands seinem Herrn ins Ohr, er glaube, der Gerichtsvollzieher sei eben ins Hôtel getreten. Da verduftete Mailand und mit ihm der Kaiser der Sahara. Als der Höllenfürst sich nunmehr an die übrigen Majestäten wenden wollte, raunte der Diener Wladimirs seinem Herrn zu, die gefeierte Diane de Bougy sei eben von ihrem Spaziergang zurückgekehrt, sie befinde sich im Salon.

Da verschwanden Wladimir, Philippe und Victor-

Napoleon, um ihr den Hof zu machen, Longworth aus Vorwitz und Gould, weil er nicht wissen konnte, ob sein teurer Verwandter Castellane nicht auch bei der schönen Diane in der Kreide stand.

So blieb denn Adolar allein, und als Pucki zu ihm reden wollte, sah er, daß Hochwürden, der des Guten zu viel genossen, sanft entschlummert war.

Pucki stand verlassen da. Nur Dr. Grinogorius, der unter seinen Ahnen keinen einzigen König aufzuweisen hatte, war geblieben. Da setzte sich Pucki zu ihm hin und beide diskutierten über die Eitelkeit des irdischen Glanzes.

Der gelehrte Dr. Grinogorius philosophierte, die Könige seien, wie alle anderen Menschen, armselige Mikroben auf dieser schnöden Welt, sie würden vielleicht überhaupt nicht existieren, sondern nur meinen, sie beständen. Es sei alles Einbildung, das Leben aber sei Blödsinn — und als Pucki sich nicht zu dieser skeptischen Lebensauffassung emporschwingen konnte, und die Thesis aufstellte, es habe doch auch bedeutende Menschen gegeben, z. B. Napoleon I., deren Einfluß auf die Weltgeschichte doch nicht zu leugnen sei, bewies ihm Dr. Grinogorius, in mehr denn einem Schustergesellen schlafe der Genius eines Napoleon. Wenn er sich nicht entwickle und sich der Außenwelt nicht offenbare, so sei dies den Umständen zuzuschreiben. Daß der Geist Napoleons in die richtige Entwicklungsbahn geraten sei, verdanke er nur ge-

wissen zufälligen Tatsachen. Und Dr. Grinogorius hatte Recht.

Ein Zufall, ein Nichts entscheidet über die größten Ereignisse. Wäre z. B. am 19. Dezember 1793 während der Belagerung von Toulon eine gewisse Kugel 10 oder 20 Centimeter in ihrem Fluge abgewichen, es gäbe kein „Wagram und kein Waterloo“, und Maréchal Cambonne hätte weder Zeit noch Gelegenheit gehabt, lange, inhaltschwere Reden zu halten über den Transformationsprozeß der organischen Zellengewebe im menschlichen Körper. Wir könnten keinen Code Napoléon und ich säße heute mit Marc O'Parnell in den kühlen Gewölben des Casino und wir stimmten ein „Gaudeamus“ drüber an. Dann tranken wir goldigen Brauneberger und ich spräche: Weißt du noch O'Parnell, als wir damals in Genf ins archeologische Museum wollten und aus Versehen in den Hörsaal des Professors Moriaud gerieten? Er las über Emphyteusis und du behauptetest steif und fest, er spräche Volapük, während ich dir sonnenklar bewies, er lese über Alchimie“ – und dann würde mein Freund gar sehnsuchtskrank in seinen Pokal starren, und seine Nostalgie nach dem blauen Genfersee durch einen tüchtigen Schluck ersäufen. Und auch ich zöge einen virgilischen Erinnerungsseufzer aus meinem Brustkasten und jammerte: „Eheu Marcelle!“

Weltenruhm! Welch eigenartig blödes Ding! Den Einen kömmt's in's Maul geflogen und sie ahnen's

kaum. Andere aber suchen's und finden's nicht, und die es finden könnten, die spielen Skat und schnupfen Tabak, und wieder andere, denen es bekömmlicher wäre, sie spielten Skat und schnupften Tabak, die suchen's und finden's nicht — oder finden's doch . . . . .  
 Tram, tram, tram, tam, tam. Hört! Musik und Trommelschlag und Vivatrufen! Da muß ich meine Periode unterbrechen und nachsehen, was es giebt. — „Sprecht, Meister Flips! Warum der Spektakel?“ — Aber wißt Ihr's denn nicht? dem neugewählten Deputierten gilt's, Herrn Nepomuk Schultze, wir bringen ihm eben ein Ständchen, seht! da kommt auch schon die „Eintracht im Thale“. — Was Ihr nicht sagt? So ein — so ein junger Mann und doch schon Deputierter! Was hat der denn vollbracht, um zu so großer Ehre zu gelangen?“ — „Was er dazu gemacht habe? Ihr fragt mich sonderbare Dinge — nichts hat er gemacht.“ — Das leuchtete mir ein, und so erhob auch ich die Hand und rief: „Es lebe der Herr Nepomuk Schultze!“

Für die es besser wäre, sagt' ich, sie schnupften Tabak und sie dreschten Skat, die finden's nicht oder finden's doch; und noch andere suchen den Dichterlorbeer und finden eine Athletenmedaille. — Gelüftet's Euch darnach? So sucht doch! Wer sucht, der wird finden. Es kann auch mal ein blindes Huhn auf einen Nußkern stoßen, — ich selbst fand einst vor vielen Jahren Geld — auf einer Leiter. —

EUGÈNE FORMAN.

(Fortsetzung folgt.)

## BEAUTÉ D'AGONIE.

Toute, la pièce sombrait dans le crépuscule, avec les moires de ses panneaux et la luisance de ses glaces.

L'âme légère du thé embaumait, entêtante et subtile.

Il y avait là, chez Maury le poète, Dierick le sculpteur flamand, au poil roux, aux mains rudes; Valdina, le jeune compositeur sud-américain, et Sartinelli, le peintre florentin, éphébique et fragile, au teint olivâtre, où des yeux d'un bleu lavé sont comme une agonie de violettes parmesanes.

Salon à la fois et cabinet de travail par la somptuosité lourde de ses tentures et la sévérité d'une table jonchée de papier vierge ou manuscrit, de plumes et de livres; bibliothèque aussi par une centaine de volumes aimés, strictement incrustés au cadre de leur étagère, et boudoir joliment orné de gravures libertines, l'endroit offrait à ses aîtres la volupté des divans bas aux peaux royales de fauves ou immaculées d'ours blancs; la géométrie bizarre et tourmentée, la bigarrure des Afghans et des Khivas, et dans ses glaces, étroites et sveltes, aux jolis attributs Pompadour, mais comme barbouillées de cendre ou de suie par l'heure, l'écho indécis et presque fantômal de leurs attitudes immobiles ou de leurs gestes lents.

Signé La Gandara, face à la grande baie vitrée où le soleil agonisant tendait un velum de sang frais, un portrait de Jean Lorrain était sombre, malgré les moustaches poudrées d'or, malgré les doigts bossués de nostalgiques pierres de lune et d'acides olivines.

Une main appuyée à la hanche et singeant l'attitude du portrait, dans la pose doucement infléchie du David de Verocchio qu'il affectionne, Sartinelli — Sarti pour les intimes admis à subir l'impertinence de sa hauteur — Sarti obstinément se taisait, les yeux lointains de rêve et de mélancolie.

Au coin de sa bouche, un petit sourire qui pouvait sembler de cruauté ou de sadisme, incrustait un fouillis de courtes rides, nettes comme d'incisions de griffes.

Ses cheveux, noir de houille, une raie les séparait au milieu du front; plaqués aux tempes qu'effleurait un reflet de lumière, on eût dit deux conques de métal.

Le jour blafard couvrait son visage d'un fard blême où éclataient des lèvres rouges, accentuant encore l'impression que donnait cette immobilité et ces yeux hyalins, d'une merveilleuse cire peinte.

Un silence planait, d'anxieuse attente et d'irritation sourde.

Sur la couronne de petits dards bleuâtres du réchaud à gaz, la bouilloire chanta.

Devant la baie sanglante, un vol d'hirondelles passa, rapide, avec des cris aigus, râclant les nerfs.

Alors, n'y tenant plus, Maury, brutalement, avec un juron :

„Eh bien, quoi ? Elle est morte ?“

„Ce matin, à l'aube.“

Et Sarti, avec des gestes lents, faisant briller à l'extrémité de ses mains nues ses ongles laborieusement polis, comme autant de minuscules miroirs, narra la fin du lamentable récit interrompu la veille à l'agonie de cette Marguerite d'Ogimont qui fut le modèle de son dernier portrait, achevé à peine. Ce qu'il avait fait de mieux jusqu'à ce jour, disait-il, et pourtant, ses succès, pour récents et jeunes qu'ils fussent, étaient retentissants.

Oui, c'est à l'aube que les lèvres de la jeune fille avaient remué pour la dernière fois. Dans la chambre virginale, aux tentures claires, la lumière pâle du jour levant avait comme pastellisé, à souhait, les décors et le visage, on eût dit dès longtemps désâmé, et les mains transparentes aux ongles bleuâtres de la mourante. De cette agonie, Sartinelli gardait dans ses yeux grands ouverts une vision d'art incomparable.

Et comme les autres demeuraient hébétés, les yeux dilatés de stupeur :

Ils resteraient donc toujours incapables de comprendre ? Veules, ils ne finiraient jamais de s'apitoyer ? Le leur avait-il suffisamment seriné pourtant, que la souffrance est matière à beauté, et l'unique, à ce parnassien attardé, épris d'impassibilité goethienne et d'immobilité bouddhique, à ce Flamand de Bruges goulûment et âprement sensuel, de qui les mains semblaient équarries

pour caresser des flancs de taure, de qui les yeux bovins ne se rassassieraient donc jamais aux étals jordaenesques? Quant au musicien — — — et le parleur avait un geste de dédain.

Puis, cynique :

Elle était morte, oui, et c'est lui, Sarti, qui avait bu sa vie avec sa beauté!

Il y a deux mois, elle était venue à lui, adorable de grâce mièvre, touchante en sa beauté fragile. Et dès son apparition, l'effarouchement des yeux sombres infiniment mobiles et brillants, suppliants presque à l'entrée dans le vaste atelier d'un peintre connu — et Sarti avait un geste adorablement fat — le modelé parfait du front et des narines, le nez droit comme une flèche, les lèvres menues, d'un mouvement exquis, l'ourlé des oreilles et leur rose transparence de coquillage, l'uni de la peau et la carnation liliale de la gorge et des bras, quand, ayant rejeté son manteau avec un geste impérial évocateur de la Phryné antique, elle apparut, vêtue de la soie soufre d'une toilette de soirée; tout d'elle avait ravi le peintre, et le poème épars sur cette apparition, divine comme une Notre-Dame de Lourdes des artistes, aussitôt avait chanté en son innombrable et sanglotant désir vers la réalisation d'un art impossible fait d'essence d'âme et de couleur de vie, jusqu'à devenir les désolances et les prières des nocturnes sanglotés le long de ses veilles, le doux andante de ses rêves ou la fanfare de ses réveils!

Et durant les longues séances de pose, l'enthousiasme de l'artiste avait adoré dans les prunelles du modèle quelque chose de non encore vu jusqu'à ce jour, d'inexprimable comme la matière même de l'inspiration, une chose irréelle et divine qui neigeait aussi sur le visage, sur les épaules et les bras, qui languissait aux mains hyalines de fragilité, fines et longues comme de raphaélite madone.

Oh ces mains qui semblaient faites uniquement pour porter la gloire des lys où se joindre en prière ! violemment, il eût voulu les projeter sur la toile, désespérant longtemps de rendre le mystère de ces mains, comme de jeune morte, où cependant, invisible, insaisissable, la vie circulait.

Elle posait, assise auprès d'un guéridon, le front abîmé sous le poids des lourds cheveux noirs parmi un fouillis de roses jaunes qu'embrassait la carresse des bras et des mains dénouées ; et son col mince, ployé, était comme une tige de chair trop frêle pour le faix de sa corolle.

Les yeux mi-clos, une expression de mortelle tristesse se dégageant de toute sa personne, elle était l'image de sa propre navrance : mourir au printemps de la beauté quand à portée de main s'offre le triomphe des roses estivales !

Alors, doucement, comme le crépuscule boit la lumière les yeux du peintre avaient bu la beauté rayonnante de son inspiratrice.

Délicieusement, comme l'été hume la fraîcheur des printanières fleurs, ils avaient humé l'incomparable floraison de grâce vêtant cet être merveilleux. Sur les miroirs de leurs prunelles, ils avaient fixé l'irréelle vision. Leurs regards l'avaient prise, totale, vêtant toute sa chair de leur emprise. Leur volonté était entrée en elle, irrésistiblement, comme une lame torve, anesthésiant ses sens, tordant ses nerfs, vrillant ses moëlles, étreignant ses pensées, pour capter, en ses sources mêmes, le principe de vie.

Sur la toile un souffle créateur avait passé, une faculté divine avait guidé l'inertie des pinceaux.

Radieuse, l'œuvre surgissait. Une âme palpitait sous l'immobilité des couleurs, une lumière d'intelligence s'allumait sous l'éventail des cils mi-baissés, attestant l'inouï prodige d'une transfusion de vie.

Oui, sa vie, la Muse l'avait donnée, à mesure que pour s'en vêtir l'œuvre l'avait voulue. Lentement, souffle par souffle, regard par regard, pensée par pensée, comme goutte par goutte, l'âme avait quitté la chair, et la clarté des yeux s'était éteinte et le rythme de la gorge était mort. Dès longtemps, le peintre avait dû transporter ses outils dans la chambre de la malade et c'est là, qu'hier, il l'avait laissée, une pauvre petite chose bientôt inerte, une pâleur, une lassitude immense...

Elle était morte à l'aube....

Sarti se taisait.

La bouilloire continuait de chanter sa chanson douce et monotone.

Il y avait de la frayeur dans les yeux du poète et du musicien, de l'indignation dans ceux tourmentés du Flamand.

De celle-ci, Sartinelli sentit le reproche:

Qu'on ne le traitât pas de meurtrier, donc! Mais c'est de la vie qu'il avait créé! Vrai, la jeune fille y avait perdu la sienne, mais qui sait, elle serait morte peut-être peu de temps après. A tout dire, les médecins avaient parlé de phtisie; la mère éplorée aurait voulu le portrait de sa fille déjà marquée par la mort? Mais l'œuvre vivrait d'une vie éternelle peut-être. Alors, qu'importent les larmes d'une mère, le chagrin d'un père? Et puis, l'agonie avait été si douce, si belle, si dénuée de souffrance! Puisqu'une tombe est ouverte à l'extrémité du sentier d'un chacun de nous, puisque la mort est l'aboutissant de la vie, pourquoi ne pas mourir en beauté, en pleine jeunesse, plutôt que de traîner une vieillese décrépite, pourquoi ne pas souffler son âme en un soupir, plutôt que de la rendre en un hoquet?

Les autres, cependant, gardaient leurs mines sombres et effrayées. Décidément, ils avaient le crâne dur. Le peintre le leur dit, puis, ponctuant sa dernière phrase d'un juron, il s'en fut, claquant la porte.

Alors, leurs poitrines, enfin, se détendirent, comme délivrés d'un cauchemar, mais longtemps encore ils restèrent rêveurs, plongés dans l'hallucinante beauté d'agonie qu'avait évoquée devant eux la névrose du peintre.

Quand le visage du Flamand eut repris son expression bovine et quiète:

Combien lui a-t-on payé son chef-d'œuvre? dit-il. Pour toute réponse, Maury contre ses dents fit grincer l'ongle de son pouce: le prix, le peintre n'y avait jamais songé.

Et Dierick, levant au ciel ses mains énormes, eut un geste de commisération navrée.

PAUL PALGEN.

## UNMASSGEBLICHE GEDANKEN.

Der Gipfelpunkt der Philistrosität ist dann erstiegen, wenn der Philister sich weigert, philiströs zu sein.

\* \* \*

Es gibt viele unausstehliche Leute; aber die unausstehlichsten sind unter denen, die den Anspruch machen, sich stets konsequent zu bleiben und denen, die alles beweisen wollen, was sie behaupten.

\* \* \*

Man fährt am besten in der Welt der kleinen Geister, wenn man bestimmte Leute so ansieht und behandelt, als wolle man ihnen verbieten, gut über einen zu denken.

\* \* \*

Die Amoralisten unterscheiden sich von denen, die mit den geschmacklosen Begriffen Gut und Böse arbeiten dadurch, daß ihr Gerechtigkeits- und Wahrheitssinn zu stark ist, um sich von einer noch so alten und gefeierten Schablone einengen zu lassen.

\* \* \*

In der oberflächlichsten Liebschaft stecken schon so viele Leiden und so viele Konflikte, daß es den Liebenden als eine Gemeinheit erscheinen muß, wenn ein dritter in ihrem Verhältnis nach der lächerlichen Seite sucht.

\* \* \*

*Das Buch.*

Der eine Freund spricht: Bücher sind Städte. Er trägt eine vernickelte Brille, unglaubliche Schuhe, einen genähten Schlips und eine Tuchmütze; sein Gesicht ist wahllos bebartet und seine Hand zeigt Schreibschwien.

Der andere Freund spricht: Bücher sind Frauen. Er trägt einen Ring mit einem wunderbaren Steine; seine Finger sind weich und müde vom Kosen der Lederbände; sein Haar ist lang und seidig; seine Lieblingstiere sind Schlangen.

\* \* \*

Die Leute von der guten Welt leisten sich ab und zu das Vergnügen, einen „Halbwertigen“ von ihrer sogenannten Gesellschaft fein stillschweigend auszuschließen. Man war ab und zu der Meinung, das sei etwas Tragisches. Es ist Tatsache, daß der Ausgeschlossene sich in jedem Falle dabei besser amüsiert und sich seltener langweilt, in den meisten Fällen leistet er viel lieber auf die Damen als auf die Herren Verzicht; denn jene tragen zu offenbar an der Feigheit, ihr ganzes Leben und Wesen, ihre Sinne und ihren Geist von der guten Sitte verpfuschen zu lassen.

\* \* \*

Man kann vielleicht nie giftig genug sein.

## FEMINA.

La femme laide éprouve comme l'amer et obsédant regret d'une vocation manquée.

\* \* \*

Quelle volupté, pour une femme trahie, de songer que tant de sœurs la vengent du sexe fort!

\* \* \*

L'érudition est à une jolie femme ce qu'est à la fleur le nom latin dont l'affublent les savants: celui-ci lui enlève de son charme.

\* \* \*

Lorsqu'une femme dit à un homme: „Que je vous hais!“ il peut, en toute confiance, lui tendre les bras.

\* \* \*

Pourquoi railler la femme qui s'efforce de — „réparer des ans l'irréparable outrage?“ —

Il y a tant d'angoisse et aussi de la vaillance dans la lutte livrée à l'inéluctable vieillesse!

\* \* \*

La bonté, une bonté faite d'intelligence, de délicatesse, de grâce, non d'humble et inconscient dévouement,

unique et complète rédemption de la femme que Vénus traita en marâtre!

\* \* \*

Une belle femme peut débiter impunément les plus énormes sottises : il se trouve toujours un homme assez philosophe pour l'écouter avec intérêt et la déclarer au besoin spirituelle.

\* \* \*

Le christianisme a mérité de la femme en la parant de l'intime et puissant attrait des choses défendues.

\* \* \*

Anatole France voulut-il, en donnant „Thaïs“, exciter l'envie de toutes les femmes? Nulle fortune égale à celle de la „Perle de Racotis“! Elle fut dans l'ultime et suprême gloire de l'hellénisme l'idole d'un peuple fanatique de beauté, connu au moment où menaçait l'écœurante lassitude des amours humaines, l'amour d'un dieu, et mourut, jeune, d'une mort douce et royale, des yeux d'extase ouverts sur l'Eden que créait sa foi d'enfant!

## DER WAHN DES MEISTERS.

NOVELLE.

(Fortsetzung.)

4.

Drei Tage später saß Hans Hinrichs in seinem behaglichen Arbeitszimmer. Er war eben in einer geschlossenen Droschke aus dem Gefängnis angekommen, hatte gebadet und sich umgezogen und saß nun, in physischem Wohlsein befangen, vor seinem Arbeitstische. Es war zum erstenmal, daß er etwas erlebte, was ihn ganz aufwühlte, ihm neue Seiten seiner Persönlichkeit zeigte. Es war ihm noch so fremd, dieses neuartige Erleben, daß er unwillkürlich hindämmerte, sobald er daran zu denken wagte. Seine Tat mußte als die Tat eines Wahnsinnigen erscheinen: den Sinn der Tat konnte der grobe Pöbel nicht ahnen, konnten vielleicht, vielleicht . . . die nicht verstehen, um deren Verständnis er sein armes Leben gegeben hätte. Das quälte ihn.

Er hatte seinem Meister zur Besinnung verhelfen wollen, und in eben diesem Augenblicke, wo Hans Hinrichs sinnend über den mit Büchern beladenen Tisch starrte und mit dem silbernen Falzbein spielte, in dessen Heft ein befreundeter Graveur ihm zu Liebe die strengen Züge seines Lehrers eingegraben hatte,

saß dieser vielleicht ebenso einsam wie Hans und grübelte über der seltsamen Tat. Wie durfte der an den gesunden Sinnen seines Schülers zweifeln? Und wie war es ihm anders möglich?

Gehetzt von diesen qualvollen Gedanken sprang Hans auf, schritt vom Stuhle zum Fenster, schaute hinab in die staubige Straße, auf der die Menschen einmal wie's andre Mal, jeder seine Welt lebend, hin- und her- und durcheinandergingen, schritt vom Fenster zum Sofa und ließ seine Blicke auf dem Farbenwirrwär eines Stücks japanischer Tapete, das über einer alten kostbaren Kommode hing, ruhig haften.

Es drängte ihn auf einmal, zu seinem Meister zu gehen und ihm den Sinn seiner Tat zu enthüllen. Aber er sah dessen überlegene Mienen wie durch einen Schleier hindurch. Was konnte das helfen? Erst dann, wenn der durch überreiches Lob Verwöhnte gehalten ward, durch die Vandalentat bei sich Einkehr zu halten; erst dann war er erlöst, war auch Hans erlöst. Wie hätte er dann mit Lust die schwersten Ketten getragen.

Es klingelte. Es klopfte. Hans rief „Herein“, und mit einem ungelinken Knix, einem unwiderstehlichen „Guten Tag, Herr Hinrichs!“ sprang die kleine Marie so schnell auf ihn zu, daß ihr rotes Wollröckchen wehte. Sie gab ihm einen Brief. Er küßte sie, erbrach den Brief und entließ sie, da sie ahnungslos zu plappern anfang, mit einem unfreundlichen „Ich habe heute

keine Zeit, Marie“. Verschüchtert, den Zeigefinger im Munde, schob sich das Kind zur Türe und dann auf den Gang hinaus. Die Klinke in der einen Hand, sagte sie noch einmal scheu: „Grüß Gott, Herr Hinrichs.“

Im Briefe stand:

Lieber Hans!

Ich komme eben von der Kgl. Gefangenenanstalt herauf, die die Ehre hatte, dich während einiger Wochen zu beherbergen. Man sagte mir, du seiest gegen Kaution entlassen. Ich schreibe, um dir meinen morgigen Besuch anzuzeigen. Erwarte mich gegen 10 Uhr vormittags. Ich werde von meinem väterlichen Freunde Justizrat Bremer begleitet sein, den einzigen, den du wohl auch als Verteidiger wählen willst.

Ich weiß nicht, wo ich mit dir dran bin und ich bin auf deine Erklärungen gespannt. Du erinnerst dich kaum, daß ich einer der ersten war, der dich nach dem unseligen Zerstörungswerk auffing. Eben komme ich von der Reise zurück; ich war in die Ferne geflohen, um den Fragen der anderen und meinen eigenen zu entgehen.

Dasselbe tat Fritz von Thurn, der nach den einen am Meere, nach den andern bei seinem Bruder, dem Naumburger Fabrikdirektor weilte. Er soll ins Herz getroffen sein und niemanden empfangen.

Was soll ich dir Vorwürfe machen, da du das, was du getan, in meinen Augen in einem Augenblick vollkommenster Unzurechnungsfähigkeit vollbrachtest.

Dieses dumme Porträt der Anna Krains, an dem du dich so toll plagtest, hatte dich krank gemacht. Alle deine Freunde hatten dirs gesagt.

Bleibe ruhig und rechne ferner auf deinen Freund  
Walter Schott.

„Der gute Walter, der liebe Walter, der dumme Walter,“ seufzte Hans Hinrichs, faltete den Brief, steckte ihn in die Tasche und träumte weiter.

5.

Am nächsten Morgen stand er gegen 9 Uhr auf; sein Schlaf war bleiern gewesen und hatte ihn wenig erquickt. So hatte er auch in der Zelle geschlafen, so war er auch dort erwacht, versengt von Träumen. Kaum hatte er sich angekleidet und sein Frühstück beendet, als es klopfte. Er fuhr auf. Seine Wirtin zeigte ihm den Besuch Walters und Justizrat Bremers an.

Der Justizrat, ein kleiner grauer Herr mit feinen Greisenhänden und klaren braunen Augen hinter einer goldenen Brille mit dicken breiten Gläsern, ging auf ihn zu und begrüßte ihn heiter. Walter grüßte enthusiastisch, mit ein wenig Rührungspose.

„Das erste, was ich von dir verlange, sagte Hans zu Walter, indem er die Hand des Justizrates in der seinen behielt, ist, daß du uns beide allein lässest. Ich danke dir herzlich, daß du mir Herrn Bremer zugeführt hast, und ich muß dich um unsrer alten Freundschaft willen bitten, nichts von mir wissen zu wollen.

Tu mir den Gefallen und geh'. Wenn ich dich nötig habe, werde ich dich rufen. Willst du nicht, so muß es aus sein mit unserer Freundschaft."

Diese erregt gesprochenen Worte verletzten Walter; sie überraschten ihn kaum, da er seinen Freund für verloren hielt. Und er ging. Justizrat Bremer nahm Platz. Hans redete auf ihn ein und wurde nur hier und da von einem verwunderten „Ah“ unterbrochen. Er erzählte ihm von allem, was die Tat in sich barg, erzählte ihm alle seine Ängste und seine Träume. Der erfahrene Mann konnte kaum in die Seele des Leidenden hinein, und als er ihn endlich zu verstehen glaubte, ward es ihm noch schwer, den seltsamen Zusammenhang zu überblicken.

„Ich weiß nicht, wie ich Ihnen helfen kann“, sagte er beklommen, „es tut mir leid, aber . . . ich weiß wirklich nicht. Wollen Sie also verurteilt werden?“

„Ich will es!“ sagte Hans.

„Dann kann ich die Sache nehmen, wie ich will; sie wird als Vandalismus betrachtet werden, als Tat des Neides oder des Wahnsinns. Denn was Sie ihr unterlegen, das kann ich mit Mühe verstehen, aber das wird Ihnen kein Richter und kein Gerichtshof glauben. Ich kann meinem Rufe nicht mehr schaden: er ist der eines alten, unbescholtenen und erfahrenen Juristen. Ich liebe und achte Sie auch zu sehr, junger Freund, sonst würde ich Ihnen raten, von vornherein auf zeitweilige

— verstehen Sie, nur zeitweilige — Unzurechnungsfähigkeit plädieren zu lassen.“

„Muten Sie mir das doch um Gotteswillen nicht zu“, fuhr Hans auf, „ich war niemals besonnener, als zu eben der Zeit.“

„Sie glauben das, aber es ist nicht so. Ich habe in der Sache drollige Dinge erlebt. Doch wie gesagt, ich tue, wie Sie wollen; ich gab Ihnen nur einen gutgemeinten Rat.“

„Ich danke Ihnen, Herr Justizrat.“

Sie drückten sich die Hände und schieden voneinander.

## 6.

Der Tag der Verhandlung hatte wie fast alle Oktobertage vorher mit einem vernebelten Morgen begonnen und als Hans Hinrichs endlich Sonne genug auf den Straßen sah, um seine nach Licht dürstenden Augen zu befriedigen, griff er nach dem Stocke, um sich durch einen längeren Spaziergang auf die Aufregungen vorzubereiten. Er schritt etwas matt in den rotglühenden Herbst hinein und kam angenehm müde zum Mittagmahle zurück.

Es war 3 Uhr, als der Wagen des Justizrats vor seiner Türe hielt; er stieg ein und betrat, von seinem Verteidiger begleitet, gegen halb vier Uhr den Saal. Im Zuschauerraum saßen und standen viele Künstler und viele Frauen, deren Hüte wie Blumen den eintönig ausgestatteten Saal belebten.

Zuerst vernahm man Hans; er antwortete ruhig und leise auf alle Fragen des Vorsitzenden, die den Tatbestand konstatieren sollten. Nach dieser Einleitung fragte man ihn nach den Motiven; er gab seine ganze Seelengeschichte. Und als er schloß: „Ich bekenne mich schuldig, ein Kunstwerk zerstört zu haben, und ich erwarte dafür die Strafe, die ich verdient. Aber ich sah in dem, was ich tat, das einzige Mittel, meinen Meister von dem Wege, wohin ihn sein eigener Wahn und der Wahn der Menschen geführt hat, zu retten“, entstand Bewegung unter den Richtern und Bewegung unter der Menge. Im Hintergrund lachten einige laut auf, und eine spitze Frauenstimme rief: „Er ist verrückt.“ Der Gerichtshof verzichtete auf das Verhör weiterer Zeugen und erteilte Justizrat Bremer das Wort zur Verteidigung.

FRANZ CLEMENT.

(Schluss folgt.)

# FEMINISME OPPORTUNISTE.

## III.

### L'ÉDUCATION FÉMININE.

Le féminisme est à la fois un fait moral et un fait économique. Conquête du droit et conquête du pain, il exige dans l'éducation nouvelle de la femme une réforme qui parte du principe même.

Jusqu'à présent, la femme est élevée pour devenir épouse et mère. „Il faut instruire les femmes par rapport à leur fonction“, écrivait Fénelon il y a deux siècles et il n'en concevait pas d'autre que celle de „moule à lignée“. Les femmes doivent continuer à honorer Fénelon parmi leurs saints: c'était à son époque une preuve de courage, de tendre et prévoyante humanité que de penser seulement à instruire les femmes. Il posait d'ailleurs un principe logique dans une société chrétienne où l'individu n'existe qu'en Dieu, n'a de réalité que pour servir de témoin ou d'instrument aux desseins providentiels — principe nécessaire en outre sous un gouvernement monarchique où les sujets se doivent et doivent des enfants au souverain — mais principe inique, immoral dans une collectivité dont la philosophie établit la valeur absolue de l'individu et dont les institutions prétendent mettre chacun

en possession de sa part légitime de droit. Si nous considérons tout être non comme un moyen, mais comme une fin, il est insoutenable que la femme doive être élevée pour être épouse ou mère, elle doit être élevée pour être „elle“ — de quoi ne se sont guère souciés les professeurs de kantisme classique ou de démagogie intégrale.

Si le vieux principe n'avait contre lui que son insuffisance morale, il pourrait compter sur une belle carrière. Mais les mêmes difficultés économiques qui poussent les nations musulmanes à la monogamie, font accepter en Europe l'émancipation féminine. L'Arabe se contente d'une femme parce qu'il ne peut plus en nourrir quatre — et l'Européen laisse toute femme chercher sa vie parce qu'il ne peut plus en nourrir aucune. Avec Stuart Mill, Paul Bert, cet excellent humanitaire, et Benoît Malon, féministes avant la lettre, et la croissante bonté d'âme de nos contemporains, la théorie de l'éducation personnelle de la femme, a pour grand auxiliaire le prix des gigots et des chapeaux. La protestation ne se fait plus entendre qu'aux extrêmes, chez les gens à grosses rentes qui peuvent s'offrir comme un luxe l'oisiveté docile de leur femme et de leurs filles ou chez une catégorie de travailleurs qui s'accommodent assez de vivre du travail de leur femme: ce sont deux minorités qui tendent également à disparaître.

La maternité, en effet, n'est plus „la vie de toutes les

femmes" ou ne peut plus être „toute la vie“. On peut compter qu'au taux actuel un tiers au moins, peut-être deux cinquièmes de la population féminine adulte n'a pas d'enfant, les unes parce qu'elles n'ont pas trouvé de conjoint, les autres par le fait de la moralité ou de la stérilité et ce dernier cas, exceptionnel autrefois, prend une importance qui menace d'en faire une majorité. Chez celles qui sont mères, la vie domestique au moins dans les familles du peuple, qui sont les plus nombreuses, est doublée d'une profession. — Pour les mieux partagées les nombreuses familles tendant à se restreindre à mesure qu'augmentent les besoins, la fonction maternelle ne dépasse guère une durée de dix ans entre vingt-cinq et trente-cinq. L'école, le métier, le mariage enlèvent l'enfant de la maison et la mère restée seule, sans aliment à la plénitude d'énergie qui marque pour elle l'époque de la quarantaine, ne sait devenir autre chose qu'une belle-mère étouffante et tracassière, puis une grand-mère inquiétante, même et surtout si elle est tendre. L'éducation, qui est la préparation d'un être à la totalité de la vie, ne peut donc prendre pour base une fonction temporaire et qui, malheureusement, menace de devenir une „spécialité“.

Ceci posé, on peut prétendre que, dans son ensemble, l'éducation des femmes doit être celle des hommes. Dans leur composition élémentaire, le corps et la mentalité des deux sexes sont les mêmes. Il n'y a pas plus de raison de créer une alimentation intellectuelle

propres aux femmes qu'on ne songeait à leur en créer une à la cuisine. Ce qui n'est bon qu'à l'homme n'est bon à personne, ainsi le tabac et la pornographie. D'ailleurs, si les êtres ont un sexe, la science n'en a point. „En mathématiques, il n'y a point de chemin royal“, répondait Aristote au héros Alexandre, étonné de devoir suivre un raisonnement par la même filière que le commun. Il n'y a pas deux méthodes, une masculine et une féminine, pour démontrer un théorème ou exposer une philosophie ou un état historique. On essaya il y a quelques années en France de composer des Manuels, arithmétique, grammaire, histoire, à l'usage des jeunes filles. En histoire, l'auteur devrait insister sur le rôle des femmes, qu'on pourrait négliger d'autant mieux dans les manuels des garçons. Les premières réalisations montrèrent à plein tout ce que ce système avait de factice et dangereux. Le résultat eût été de fausser l'histoire des deux côtés et, par surcroît, de renforcer l'antagonisme des sexes en exagérant inversement à chacun l'importance du sien.

La conception d'une science de sexe a déjà fait la preuve de sa malfaisance. En France, l'enseignement primaire qui s'adresse aux enfants du peuple et qui reste par là en contact intime avec la réalité, est le même pour les garçons et les filles; il n'y a qu'une différence infime, dans le travail manuel — les résultats sont excellents. De même l'enseignement secon-

daire, sous des étiquettes multiples, comprend à peu près les mêmes matières pour les deux sexes, les réformes opérées dans les programmes des garçons ayant eu pour effet de les rapprocher des programmes tout neufs et par suite mieux adaptés, des filles. La séparation ne s'accuse que pour les sections à latin; encore les cours de latin commencent-ils à être réclamés et organisés dans nombre de lycées de filles — et ces lycées sont aujourd'hui et fort justement considérés comme les meilleurs types de l'enseignement féminin. — Au contraire, pour l'enseignement supérieur, on a créé d'après le vieux préjugé d'une mentalité féminine, l'Ecole spéciale de Sèvres et bien que les avantages économiques attachés à cette école lui attirent par voix de concours un „choix“ intellectuel incontestable, les élèves qu'elle forme présentent un développement qui les laisse inférieures à celles qui ont reçu librement à la Sorbonne ou dans les facultés de province la même culture que les étudiants. Aussi l'Amérique et la Russie, pays où le féminisme est le plus libéré par la sympathie publique, ont-elles soin de maintenir dans leurs universités féminines, à défaut de coéducation, l'identité des études.

S'il est vrai que l'ami féminin a contracté de faux plis par sa sujétion millénaire, il importe de les effacer en tirant dessus d'autant plus. Ainsi la curiosité qui est égale chez l'homme et chez la femme ne trouvant à s'exercer en celle-ci que sur des personnes et un

milieu restreint, s'échauffe et s'aigrit en médisance. Éveillons donc la femme à l'observation des choses; ouvrons-lui par les sciences naturelles les champs merveilleux de l'espace et du temps. Que la chaleur, le son, la couleur animent de leur vie secrète la maison solitaire — et qu'elle s'intéresse à l'électricité autrement que pour aller au cinématographe ou s'impatienter au téléphone. — La femme est absolue, étroite, précipitée, entêtée dans ses opinions: croit-on que la culture historique, en lui montrant les mœurs et les lois de tout ordre, variables selon les milieux, ne modifieraient pas sa passion au profit de la justice. — „Je voudrais qu'on apprît le latin aux filles pour les préparer à s'ennuyer,“ disait au XVIII<sup>e</sup> siècle le bon abbé Fleury. Je voudrais pareillement qu'on obligeât les femmes à quelques études mathématiques, non pour les ennuyer, mais pour les obliger à l'effort. Je voudrais enfin qu'on les préservât de la littérature, je veux dire d'interposer sans merci un modèle entre la vie et l'impression personnelle que nous en pouvons avoir. Il n'y a qu'une façon d'apprendre à écrire, c'est d'observer et d'avoir le sens du verbe. La nature, l'attention, la sincérité et un bon dictionnaire doivent être les seuls maîtres. La „composition“ naît de soi-même dans un esprit ordonné. Quant au „mouvement,“ il n'est produit que par la force entraînant des sentiments et des pensées. — Il y a des amateurs de peinture qui ne peuvent plus voir un coucher de soleil sans se rappeler tel tableau de

maître: le spectacle réel n'existe plus, il n'y a qu'un souvenir d'art. Craignons pour la nature imitative de la femme de gâter de la même façon la spontanéité, trésor de son ignorance, et de lui donner le style livresque.

Cette première instruction a pour l'esprit une valeur générale; elle le met pour l'avenir et pour tout ordre de choses en état de se conduire. Il reste à y greffer l'instruction professionnelle, et par „professionnelle“ il faut entendre ce qui apprend à gagner matériellement sa vie. Peu de carrières accueillent les femmes, mais chaque jour ouvre une porte. Aujourd'hui médecins, avocats, professeurs, écrivains, inspectrices du travail, elles seront demain notaires, architectes, fonctionnaires dans les ministères de l'Etat: ceci démontre la nécessité d'adapter leur enseignement secondaire à l'enseignement supérieur et „mixte“ des universités.

Dans la catégorie semi-libérale, il faut ranger les employées des postes, télégraphes, téléphones, de banque, de magasin et les femmes chefs de maison, les „patronnes“, dont le nombre devient considérable. Pour celles-là et pour l'éducation spéciale qui leur est nécessaire (comptabilité, législation, sténographie, etc.) elles en trouvent en France les rudiments dans les écoles primaires supérieures et dans ces excellentes „écoles industrielles et commerciales“, dont la ville de Nantes possède le type le plus achevé. Il n'y a qu'à souhaiter le développement normal de ce qui existe.

Pour le travail manuel, il y a ce qui porte particulièrement le nom „d'écoles professionnelles“ et où sont enseignés les arts industriels, la broderie, les modes. Ces écoles, fondées par Elisa Lemonnier, une féministe de la première heure, qui se donna tout entière aux formules nouvelles du dévouement, ont été reprises et multipliées par la ville de Paris: c'est de là que sortent tous les ans ces artistes-ouvrières, qui ramènent à la France les marchés perdus par la grande industrie masculine.

Les écoles ménagères sont plus florissantes en Allemagne, et c'est là qu'il faut aller chercher les modèles. „Le ménage, disait en riant la mère de Goëthe, c'est l'art de faire difficilement les choses faciles.“ N'empêche que le progrès y est possible. Les „recettes“ de nos aïeules étaient bonnes pour les estomacs de nos aïeux; nous n'aurions plus la force de les digérer. En outre la „matière cuisinable“ s'est beaucoup transformée. La chimie, l'hygiène et la statistique ont inauguré „l'alimentation raditionnelle“, de quoi il importe fort que nos ménagères soient instruites. Ces écoles sont appelées à un grand avenir le jour où, selon le vœu des féministes avancées, le travail domestique de la femme lui sera payé par le mari et constituera pour elle un pécule indépendant.

Elles manquent d'un degré supérieur, d'une école où les „ingénieuses“ exerceraient leur science du calcul et leur esprit pratique à construire des machines nettoyeuses.

Le vêtement, l'habitation et l'amusement ont développé des industries qui nous mettent à une distance infinie de l'homme des cavernes, mais nos balais restent dignes des sauvages. Grâce à cette incurie, une moitié de la gent féminine, dans nos sociétés les plus raffinées, use sa vie et ses ongles à gratter des fonds „de casseroles“. C'est aux ingénieuses qu'appartiendraient les inventions domestiques, sœurs bienfaitantes des métiers à tisser et libératrices des ménagères. En Amérique il y a d'ailleurs des femmes ingénieurs. Ce métier est de ceux qui leur conviennent.

Il y a enfin une éducation professionnelle qui, malgré ses principes, est restée fâcheusement inconnue à l'éducation d'autan : c'est celle de la maternité. Une phraséologie sentimentale sur le devoir, la résignation, le sacrifice, voilà tout ce que la jeune fille devait savoir jusqu'au mariage. Une fois la cérémonie célébrée, le soir des noces, la mère se livrait entre les larmes, les sacs de voyage et l'eau de mélisse, à une petite „instruction“ qui mettait l'effroi au jeune cœur de l'épousée — à moins que notre ingénue réprimât un sourire de malice, les bavardages de ses compagnes ou les livres cachés sous les matelas et dévorés en cachette au dortoir, lui en ayant révélé plus long qu'il n'était de bon goût de le montrer.

M<sup>me</sup> POIRIER.

(A suivre)

## DEUTSCHE LITERATUR.

(MONATSRUNDSCHAU.)

Es ist in den letzten fünf Jahren in Neuauflagen, Übersetzungen und Wiederentdeckungen von den verschiedensten Verlagen so Wunderbares und Seltsames geschehen, die Reinfälle und unlauteren Spekulationen waren so häufig, daß man sich hütet, wenn „Neuausgaben“ angezeigt werden. Und es ist bedauerlich, daß die Kritik nicht mit größerer Energie gegen die unleugbaren Exzesse vorgeht. Am ehrenhaftesten und verständigsten ist in diesen Dingen bisher der Insel-Verlag gefahren und von den Reeditionen, die er gab, waren weitaus die meisten mindestens interessant, in vielen Fällen auch nützlich und direkt wertvoll. Und die jüngste ist vielleicht die beachtenswerteste: eine vollständige und gut übersetzte Ausgabe der *Erzählungen aus tausend und ein Nächte* nach der englischen Ausgabe, besorgt von dem fleißigen und geschmackvollen Felix Paul Greve.

Hugo von Hofmannsthal hat sie prunkend und verlockend eingeleitet. Wer die Märchen nicht kennt, und Hofmannsthal nicht kennt, hält ihn auf die Lektüre dieses Vorworts hin für einen snobistischen Flunkerer; er hat aber ganz Recht mit seinem kühnen Lob. Denn es ist in diesen Geschichten ein Reichtum und ein Fabelglanz, ein Stilvermögen und ein Überschwang, wie sie der Orient gerne und verschwenderisch reifen läßt. Es gibt keine unglaublicheren Märchen als die der Sharazad und keine, die weniger für die Kinder passen. Wenn ein altes Kulturvolk seine abertausend Torheiten und Weisheiten, seine blutigen Träume und wahnwitzigen Verliebtheiten, seine bunten, gefährlichen Abenteuer und die verwickeltesten Auswüchse seiner Sinnlichkeit naiv und fast prahlerisch erzählt, dürfen nicht alle Ohren aufhorchen. Und es kommt einen drollig und unbescheiden vor, wenn moralische Nordländer dieser üppigen Welt gegenüber in der ganzen Armut ihrer Phantasie mit Unverständnis quittieren. F. C.

## LUXEMBURGISCHES.

Unsere Dialektliteratur ist durch zwei neue Werke bereichert worden. Das erste ist ein Schauspiel von dem bekannten Andréi Duchscher, betitelt „De Fenstermaates“. Es sind gegenüber den früheren Werken des Wecker Dichters manche Fortschritte zu verzeichnen; speziell der Dialog ist bodenständiger und knapper geworden und der unrealistische Monolog nach Möglichkeit verschwunden. Trotz mancher Schwächen und speziell gefährlicher Konzessionen an die Sentimentalität ist Duchscher heute der Einzige, der mit wirklicher Begabung im Gebiete unserer Volksdramatik arbeitet. Dabei hat er immer hinzugelernt und wo es ihm nicht mehr recht gelang, ernstlich hinzuzulernen versucht.

Das zweite Werkchen kann sich an literarischem Wert mit dem neuen Drama von Duchscher kaum messen. Es ist ein neues Buch von Wachthausen „Letzeburger Loscht a Liéwen“ und enthält einige längere Erzählungen in gebundener Sprache, die manches Eigentümliche, aber auch sehr viele Naivitäten aufweisen.

Die „Revue Luxembourgeoise“ ist an Arbeiten, die eine speziell literarische Zeitschrift interessieren, nicht sehr reich. Am beachtenswertesten sind aus den letzten Heften der Schluß der Studie von Jacques Meyers über die soziale Frage in dem modernen deutschen Drama und ein Aufsatz von Dr. M. Grechen über „Philosophen-Schicksal“. Die Meyers'sche Arbeit ist fleißig, macht nur leider den Eindruck, als sehe der Verfasser die ganze Moderne mehr durch Bücher, als durch warme Anteilnahme an den Lebensproblemen hindurch. Dr. Grechens Aufsatz ist mit literarischen Präntationen geschrieben; dieselben gehen hie und da bis zu kühnen Stilexperimenten, die dafür noch kein persönliches Deutsch sind. Das verhindert freilich nicht, daß auch die Mitglieder der Florealgemeinde in den Studien des gelehrten Dr. Grechen Gedanken finden können, die sie sonstwo kaum besser finden. Grechens Toleranz geht sehr weit, fast bis in den Eklektizismus hinein.

## LES REVUES.

**Mercur de France**, 16 juillet et 1<sup>er</sup> août. Emile Magne étudie *l'Esthétique monumentale* des villes. L'auteur s'élève contre la tendance qui domine un peu partout, à remplir les villes de bâtisses qui jurent avec l'art et le milieu et de monuments qui ne servent qu'à enlaidir les places publiques. M. Emile Magne a dû passer par Luxembourg! — De F. Caussy des considérations subtiles sur l'architecture à *Versailles*. — Elsie Masson parle de *Walt Whitman* et Remy de Gourmont publie, indiscrètement, les *Lettres d'un satyre*. — Lire chaque fois la *Revue du mois*, cinématographe du mouvement intellectuel contemporain.

Dans la **Belgique artistique et littéraire** (août), Constant Stoffels s'émeut du sort des *Déracinés Poldériens*. De Georges Marlow des vers délicats. La Belgique artistique est une excellente revue.

La **Revue funambulesque** de Bruxelles (juillet) publie une remarquable étude de Paul Cornez sur la *Guirlande des dunes* d'Emile Verhaeren. De beaux vers de notre collaborateur René Schmickrath et de Maurice Boué de Villiers; d'amusantes notes fantaisistes signées Goupil.

La jeune revue liégeoise: **Vers l'Horizon** (août) affirme une belle tenue littéraire. Des vers d'Edmond Picard, des *Poèmes en prose* et des vers de notre collaborateur J.-J. van Dooren; un sonnet point banal dédié aux *Fous*, signé A. L. — Collaborent en outre MM. Oscar Thiry, Félix Bodson, Félix Renard, L. Maubert etc.

Dans **La Revue** de M. Finkelberg (alias Jean Finot) M. E. de Morsier, sous la rubrique *Lettres et Arts*, démarque, sans indication de source l'étude sur les origines de Paul Verlaine parue dans le 3<sup>e</sup> fascicule de *Floréal*.  
M. N.

\* \* \*

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer à plus tard notre habituelle chronique bibliographique.

\* \* \*

Nous devons le supplément artistique du présent [numéro à la bienveillance de M. Guido Oppenheim. L'original est exposé au Salon du Cercle Artistique de cette année.

# Automobilisme.

LUXEMBOURG

**Grand Garage** — Boulevard Royal. Téléphone 23.  
Georges Saur, Ing. des Arts et Manufactures, Propriétaire.

Case à louer

Véritable  
**LIQUEUR BERNARDINE**



de l'Hermitage Saint-Sauveur

# ROSIERS

PRODUCTION ANNUELLE  
2,000,000 DE ROSIERS  
CATALOGUES & BROCHURES  
□ GRATIS & FRANCO SUR DEMANDE □

**GEMEN & BOURG** CULTIVATEURS DE ROSIERS  
LUXEMBOURG (G.-D.)

HORS CONCOURS

Paris — St. Petersburg — St. Louis — Milan — Turin —  
Marseille — Anvers — Bruxelles — Berlin — Liège — Londres

# ANTÉE

Revue mensuelle de littérature.

Le numéro, 60 centimes ===== L'abonnement, 6 francs l'an

## COLLABORATEURS RÉGULIERS

MM. Michel Arnauld, André Gide, Albert Giraud, Laurent Tailhade, Henri Ghéon, Maurice Wilmotte, Remy de Gourmont, Maurice Denis, Jacques-E. Blanche, Jacques Copeau, Lucien Jean, Henri Vandeputte, Joseph Bossi et Eugène Montfort.

ARTHUR HERBERT Ld, éditeurs, Porte Sainte Catherine, BRUGES.

*Numéro spécimen envoyé sur commande.*



Le Mercure de France  
Le Semeur  
Le Pays Lorrain  
Vers et Prose



Antée  
La Belgique artistique  
et littéraire  
Le Beffroi.



## Zur Lektüre empfohlen :

März  
Neue Rundschau



Die Gegenwart  
Süddeutsche Monatshefte

Die Schaubühne

# TARIF DE LA PUBLICITÉ DANS FLORÉAL

UNE PAGE .....	75 Fr.
UNE DEMI PAGE .....	40 "
UN $\frac{1}{3}$ DE PAGE .....	30 "
UN $\frac{1}{4}$ DE PAGE .....	25 "
LA LIGNE.....	5 "

Ces prix s'entendent pour une année, douze fascicules, tirés chacun à 600 exemplaires minimum.

# FLOREAL

REVUE MENSUELLE D'ART ET DE LITTÉRATURE  
MONATSSCHRIFT FÜR KUNST UND LITTERATUR

3, Place d'Armes, Luxembourg

paraît le 21 de chaque mois  
sur 64-96 pages

erscheint am 21. jedes Monats  
64-96 Seiten stark

---

Littérature — Poésie — Théâtre — Art

Philosophie — Histoire — Sociologie

Critique — Lettres françaises, allemandes et luxembourgeoises

Bibliographie

---

La rédaction laisse chaque rédacteur indépendant et seul responsable  
de ses articles.

---

Collaborateurs réguliers: — Regelmässige Mitarbeiter:

MM. Franz Clement — Eugène Forman

Joseph Hansen — Marcel Noppeney — Paul Palgen

Batty Weber — Nicolas Welter

---

Abonnements	}	1 an. 1 Jahr.	6 M.	3 M.
Abonnementspreise		10 fr.	5 fr.	3 fr.

Pour la publicité on traite à forfait.

---

FLOREAL ne publie que de l'inédit.

# LES CAVES

## DE LA SOCIÉTÉ ANONYME DU CASINO DE LUXEMBOURG

offrent aux connaisseurs

le plus grand choix de Vins

**des meilleurs crus**

**de France, de la Moselle, de la Sarre et du Rhin**

à des prix défiant toute concurrence.

---

SPÉCIALITÉ DE VINS

PROVENANT DES VENTES PUBLIQUES DE TRÈVES

GRANDS CRUS DE BORDEAUX (Mise du Château)

BOURGOGNES — CHAMPAGNES

---

S'adresser à l'ÉCONOME DU CASINO

ou directement à la COMMISSION DES VINS.

---

### QUELQUES CRUS RECOMMANDÉS:

Médoc 1900.....	la bouteille	fr. 1.15
Margaux 1897.....	”	” 2.00
Moulin-à-vent 1900.....	”	” 1.75
Hermitage 1899.....	”	” 3.75
Périnet & fils 1895..	”	” 10.25
en paniers pris à Reims, 7 fr.		
Georges Goulet 1900.....	”	” 11.25
Wormeldange A 1904.....	”	” 1.15
Piesporter 1904.....	”	” 2.10
König Johannberger 1904....	”	” 3.00

---

Envoi sur demande du catalogue complet.